

André Gide  
NOS MAITRES

[Apr 1960?]

309

Le Maître de l'Inquiétude:

André GIDE

-----

Il est à la fois difficile et nécessaire de parler d'André GIDE. Les événements récents semblent avoir condamné son oeuvre. Mais, d'autre part, il est le plus grand de nos écrivains vivants. Et je tiens d'autant plus à lui rendre justice que, personnellement, j'ai eu à me plaindre de lui.

o  
o o

On cite, du grand pape Léon XIII, une parole qui est la meilleure justification qu'on puisse proposer de GIDE: "oportet haereses esse" ("il faut qu'il y ait des hérétiques"). Hérétique, il l'a été constamment, de tout l'élan de son âme froissée par une éducation strictement protestante et de toute cette jeune ardeur qui, au seuil de la vieillesse, persiste en lui et cherche encore quelque mythe à crever, quelque idole à déboulonner.

La mission de GIDE - mission dangereuse et que certains qualifièrent de diabolique - fut de tâter, de réviser et, souvent, d'ébranler les idées reçues. En des temps normaux, cette mission

est probablement utile. Car, s'ils sont purs et vrais, les principes qui nous mènent ne doivent pas craindre la critique. L'examen sévère des doctrines que pratiquent les hommes comme GIDE force ces doctrines à se réviser, à se retremper, à s'affirmer avec plus de force. Seuls ont à redouter un tel contrôle et une telle confrontation les constructeurs factices. Un Péguy n'avait rien à redouter de GIDE. Par contre, un Paul Bourget avait tout à redouter de lui, un Bourget qui confondait sa conversion catholique avec sa fatigue de viveur effrayé et sa conception monarchique avec son snobisme. Barrès qui, à la fois sceptique et magnifiquement doué, se trouve à égale distance du médiocre Bourget et du convaincu Péguy, avait quel ue chose à redouter des critiques parfois exagérées mais toujours pertinentes et aigues de son ennemi GIDE.

Seulement, GIDE est apparu à une époque où le doute et la négation, utiles comme une sorte de levain en des temps très calmes, ajoutaient à la décomposition et à la décadence générales. Son péché - s'il en a commis un - c'est de ne pas s'être aperçu de son époque, de n'avoir pas voulu regarder la pente où roulait la France. Bien que ce n'ait pas été son intention, il a vécu, en fait, dans sa tour d'ivoire, ou plutôt sur son balcon. Il n'a pas admis que ses livres pouvaient être funestes aux jeunes gens d'une époque troublée.

Au temps de ma jeunesse, un très brave jeune homme me tient ces propos surprenants: "ceux d'entre nous qui sont sérieux lisent Barrès. Ceux qui font la noce lisent GIDE". Cette opinion

me parut alors, et me paraît toujours, très sommaire. Car "ceux qui font la noce" peuvent trouver autant de justifications - et des justifications moins poétiques - dans les premières oeuvres de Barrès, par exemple, dans Un Homme libre que dans l'inquiétant et chantant chef-d'oeuvre du jeune GIDE, Les Nourritures Terrestres. Il n'en est pas moins vrai que - tandis que Barrès épouvanté de ses propres tendances et de l'anarchie morale de son oeuvre se réfugiait en des disciplines et proposait à la Jeunesse, sinon une foi, du moins une soumission - GIDE a toujours continué - avec une impertinence légère et parfois délicieuse - à secouer les principes qu'il confondait avec les préjugés et à prêcher l'inquiétude.

o  
o o

Il serait injuste, pourtant, de prétendre que GIDE n'ait rien pris au sérieux et que sa vie littéraire ait ressemblé à une sarabande. L'enquête qu'il mena aux rives du lac Tchad fut, à plus de cinquante ans, un acte de courage et un acte de probité.

Il faut dire la même chose des conséquences qu'il tira de son voyage en Russie, c'est-à-dire ses deux petits livres. Partant pour la Russie, il savait pouvoir compter sur les applaudissements frénétiques de tous les exaltés de l'extrême-gauche. Revenant de Russie et décidé à dire ce qu'il avait vu, il escomptait, de la part des mêmes gens, de bruyantes injures. Et il les méritait honorablement. Car son témoignage modéré, indépendant,

irrécusable constitue, devant les contemporains et devant l'Histoire, la plus forte accusation contre la cruauté, l'injustice et l'esprit réactionnaire de la Russie de Staline.

o  
ooo

Faut-il, en définitive, blâmer GIDE, le plaindre ou, surtout, l'admirer? Blâmer un grand écrivain convaincu est à la fois une indiscretion et un manque de psychologie: il porte en lui-même ses fatalités et sa loi. Le plaindre, à cause de la souffrance qu'implique le doute, serait le méconnaître. "Quelle angoisse vous devez éprouver!" lui disais-je un jour. Et lui, de me répondre: "Je n'ai pas d'angoisse, car tout se résout pour moi en un dialogue". Alors, seulement l'admirer? Je suis prêt, pour ma part, à l'admirer immensément, avec les réserves que fait en moi le chrétien.

André GERMAIN.